

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 9

Rubrik: Revue de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DE LA PRESSE

« Faire la guerre ». — L'instruction en temps de guerre. — La puissance militaire de l'U.R.S.S.

FAIRE LA GUERRE ¹

Au moment où l'étude approfondie du « Règlement de juin 1939 » atteint l'examen essentiel, c'est-à-dire le combat, il paraît intéressant de rappeler quelques-unes, au moins, des assises fondamentales sans lesquelles ce combat, même magnifiquement réglementé, n'aurait guère plus de trame qu'une toile d'araignée après le passage de la tempête.

Le combat est l'acte principal de l'état de guerre. Mais il s'appuie, comme toutes choses humaines, sur plus fort que lui. Or, les règlements s'occupent surtout des données de surface ; ils prennent allure de laisser volontiers dans le vague du sous-entendu les assises mêmes de tous leurs principes. Pour comprendre et, plus tard, appliquer, il est nécessaire d'ouvrir le livre par le commencement, c'est-à-dire, ici, sortir de l'ombre cette chose sans laquelle tout n'est rien : FAIRE LA GUERRE, le moment venu.

* * *

A mesure qu'on s'éloigne des années si dures où brillèrent les activités des Joffre, des Foch et des Clemenceau, à mesure aussi que les préoccupations se tournent plus nettement sur la structure défensive, beaucoup de gens interprètent en gros la reprise en mains de l'arrière par Clemenceau, s'imaginent que, *faire la guerre*, c'est *tenir*. C'est tout autre chose.

Dans l'acte de force, quelle que soit sa nature, et, *a fortiori*, dans le cadre militaire, la première chose à quoi songer, car cela conditionnera la réunion des moyens, est de *chercher la porte* pour faire passer cette force ; étant entendu que chercher la porte n'est pas se casser le nez sur les murs. Chacun de nous a, dans sa mémoire, de sûrs souvenirs pour illustrer cette réserve-là, et insister là-dessus est certainement autre chose qu'un axiome courant.

Puis, il s'agit de trouver le moyen *d'enfoncer la porte*. Il faut partir de là, point initial de toutes les activités, à tous les éche-

¹ *France militaire* du 20/21 août 1939.

lons, depuis le bataillon jusqu'à la grande unité, avant de discuter les problèmes d'emploi des forces.

Evidemment, il faut tenir le temps nécessaire pour porter l'effort massif sur la porte. Mais se bien convaincre qu'il n'y aura rien, absolument rien de fait, sinon du temps épuisé qui ne reviendra plus, tant que la porte ne sera pas enfoncée.

C'est cela, en premier, faire la guerre.

* * *

La guerre et tout ce qui s'en approche est affaire de calculs, de prévisions et de raisonnements. Et cependant on peut dire qu'à chaque pas, c'est surtout l'imprévu qui se présente. Cela doit être, à tous les échelons encore, constamment devant les yeux.

Si content que l'on soit de ses affaires, où l'audace doit être largement représentée, la prudence, aussi inséparable, commande de se dire : « Oui, ce n'est pas mal outillé. Mais on n'est jamais sûr de rien. Si je perdais, que faire ? » Car il faut faire quelque chose. C'est ainsi qu'on mate cet imprévu presque toujours inévitable.

Le corollaire immédiat est que tout doit être simple, archi-simple, voisin de l'unité dans les missions, les plans et l'exécution. Il faut absolument, pour se garder constamment dans le clair, éviter de se bricoler soi-même des casse-têtes. Et cela est de plus en plus vrai à mesure que l'on monte dans la hiérarchie.

* * *

A force de la voir technique, on finit par considérer la guerre comme un métier. Cet esprit prend de plus en plus corps dans la tourmente générale d'aujourd'hui. Il faut naturellement se spécialiser militaire. La Révolution, qui a si héroïquement ouvert le chemin qui mène à faire la guerre, ne pourrait plus, de nos jours, se contenter des masses presque ignorantes de Valmy, mais dont l'élan et l'ardeur bourrés d'audace à un degré inconnu, ont effaré et figé les soldats de Brunswick, vétérans des guerres cataloguées.

Mais ce qui est contraire aux réalités est de se faire, dans les choses de la guerre, un esprit de métier, c'est-à-dire, pas à pas, un esprit de tâcheron ou de fonctionnaire. Ce serait la voie sûre pour s'infiltrer assez vite un goût du travail classé, ordonné en ses lignes et ses colonnes, fixé selon un rite ; on s'inocule alors le virus des beaux tableaux, du classement rigoureux, méticuleux.

On arrive, *sous couleur de fini*, à donner de l'importance aux vétilles. On se laisse prendre par la routine. Toutes choses déjà vues plus ou moins, un peu partout, même dans le militaire, de 1914 à 1918, et que l'on appelle « s'installer dans la guerre » comme le fonctionnaire s'installe à sa table, dans son bureau.

La guerre est bien autre chose. C'est, en réalité, le domaine exclusif de l'imprévu, de la surprise, de l'occasion à prendre au cheveu, du jamais encore fait, de l'inédit qui déroute l'obstacle, de l'action à laquelle on ne s'attend pas. C'est tout cela à la fois, selon les indications qui accourent et se bousculent, et non ensuite d'un programme méticuleux, d'une consigne omnibus, d'un apprentissage laborieux de telles ou telles pages de Règlement.

Ce qui mène le train est l'aptitude de *voir* les événements et de *comprendre* les circonstances.

J'ai déjà parlé du schéma qui est la plaie des méthodes d'instruction issues de la multiplicité des écoles de toutes sortes. On pontifie trop et on ne regarde pas assez. Le Règlement a, du reste, saisi le danger et met doucement en garde. Mais lui-même... Holà !

* * *

Avant de s'abandonner aux épures du Règlement, il faut être convaincu, autrement que par de vagues réminiscences, que la guerre, en un mot, est *un coup* que l'on serre au plus près du cas particulier et *concret* qui se présente et qu'on n'a, en vérité, jamais vu. Ce coup, il faut l'exécuter à la volée, à la manière de l'emporte-pièce. Quand l'autre se reconnaît, c'est trop tard : le coup est fait.

Tout autrement, cela traîne ; on se ruine et on s'épuise mutuellement ; tout le monde se dit vainqueur et tout le monde a tort.

Est-ce à dire que la guerre est un vaste chaos où chacun se débrouille tant bien que mal, au mieux des inspirations et du flair du moment, sans jamais tenir compte de règles ni de prévisions ? Non plus.

Alors, qu'est-ce ? Comment appliquer la définition ci-dessus ? C'est une chose très simple.

Les meilleures chances tiennent en deux, trois, mettons, aujourd'hui où tout le monde complique, quatre cartes. Or, on en met vingt dans sa main pour être plus sûr de gagner et on ne voit pas qu'ainsi on brouille et on complique ; finalement, on réduit ses propres chances.

Quelles sont ces trois ou quatre cartes capitales ? Ce sont celles qui, à elles seules, ont toujours réussi les chefs-d'œuvre militaires.

D'abord, *s'asseoir au bon endroit*. Toute une organisation et une prévision tiennent dans le mot « asseoir » qu'il faut comprendre.

Bonaparte, puis Napoléon, ont été les maîtres dans la guerre moderne ; Annibal dans la guerre antique, en cet art de savoir s'asseoir au bon endroit. Il n'est qu'à citer toutes les batailles rangées des deux grands capitaines pour conclure : évidemment, c'est là qu'il fallait s'asseoir et pas ailleurs. Là on est calé et on brasse les résultats à pleins bras. Ailleurs, on est assis sur une fesse : l'action ne peut pas être la même.

Puis : *établir ses grandes lignes* : sur la base de la toute dernière situation *vérifiée* et non, comme le fameux plan XVII, sur des vieilleries dont on ignorait même si elles avaient jamais été exactes. Si vous ne savez vraiment rien, restez tranquille quant à l'action générale et cherchez d'abord, tout d'abord, à savoir. Voyez Iéna ; où l'action stratégique est demeurée intacte aussi longtemps que le voile n'a pas été déchiré. Les ignorants, c'est-à-dire ceux qui ne savent pas ce qui se passe, ne sont pas bons pour faire la guerre. C'est l'évidence même. Mais combien de fois perdue de vue. Quelques grincheux parleront de porte ouverte. Je les renvoie à l'Histoire, seul témoin impartial.

Ensuite, en conséquence immédiate de la carte précédente : *chercher ses valeurs* dans le jeu ainsi dressé. Ses valeurs ? C'est-à-dire tout ce qui vous fait fort et rend l'autre faible. Discerner le coup mortel de la simple égratignure qu'il faudra recommencer une dizaine de fois pour un résultat encore insignifiant. Portes ouvertes ? Je ne pense pas.

Enfin, cela fait, aller carrément, toutes voiles dehors dans le vent. Le vaisseau, bien assis dans ses membrures, tiendra ferme et l'orage peut venir. Allez-y d'un cœur, d'un élan, d'une seule idée : vaincre. Allez-y à fond, comme disaient les maréchaux de l'Empire. Allez-y du haut en bas de la hiérarchie jusqu'à la multitude du soldat qui a confiance. Allez-y à la Nelson.

Exemple vaut mieux que théorie. Un cas concret mettra le point sur l'i.

* * *

Mais, à la base, il y a cette chose dont on semble se désintéresser aujourd'hui sous la poussée des choses : la connaissance et, partant, la confiance mutuelle du chef et de la troupe directement sous les ordres. En 1914, on mesurait pleinement la valeur de cet appoint. La bataille de la Marne et son miraculeux redressement, dont on célébrera la gloire le 10 septembre au monument de Mandement, n'ont guère été possibles que par cette profonde

connaissance des uns par les autres. Des inconnus en présence n'auraient pu réaliser cette unité absolue dans l'élan de reprise d'offensive poussée à fond. Du haut en bas et de droite à gauche, les hommes se connaissaient et s'appréciaient. Lieutenants, capitaines, commandants, colonels et même la plupart des généraux conduisaient les troupes qu'ils commandaient depuis longtemps. Et cela a marché sans un pli. Aujourd'hui, on néglige trop ce facteur. On peut presque dire que, dans les régiments, les sous-officiers restent, heureusement, mais les officiers passent. Chefs et troupe se prennent et se quittent avec une égale facilité.

Dommage. Vraiment dommage.

* * *

Faire la guerre, cela veut dire en bref : tout prévoir, tout calculer, tout réunir et, *dans chacun de ces cas*, s'adapter à ce qui se présente. Telle est la tâche humaine, en tous lieux et toutes circonstances, de quiconque, quel que soit son grade, qui tient parcelle de commandement. Il n'est pas, dans ces conditions, de projet, si grand, si ardu soit-il, qui n'ait sa réalisation pratique.

Alexandre le Grand est l'exemple qui rend vivante la théorie.

Ch. KUNTZ.

L'INSTRUCTION EN TEMPS DE GUERRE ¹

Le problème de l'instruction en temps de guerre a été succinctement étudié dernièrement dans le *Militär Wochenblatt*.

L'article, qui est intéressant par plus d'un côté, renferme des propositions concrètes qu'il paraît bon de faire connaître à nos lecteurs.

Celui qui, écrit l'auteur, a été appelé sous les drapeaux en avril 1915, soit huit mois après le début de la guerre, a reçu une instruction de pure place d'exercices ; jour pour jour, semaine par semaine, on demeurerait dans la cour de la caserne ou sur la place d'exercices à pratiquer du maniement d'armes, de la marche individuelle et à s'exercer à faire feu contre de la cavalerie ennemie supposée... ; le clou de la séance était l'attaque en formation serrée avec baïonnette et sur deux rangs contre une ferme ou une ligne de tirailleurs ennemie ; chaque jour on renouvelait ce simulacre d'attaque, les hommes au coude à coude, pour terminer par un retentissant hourra !

Et cependant, dit l'auteur, on avait eu connaissance des terribles

¹ *France militaire* du 25 juillet 1939.

pertes subies par certains régiments de volontaires à l'automne 1914, mais on les estimait inévitables.

Peu à peu toutefois, on apprit les secrets de la nouvelle guerre et l'on améliora le programme de l'instruction à donner aux renforts ; on se demanda en même temps pourquoi l'on procédait de façon si surannée et d'après une méthode si singulière.

L'auteur tient à donner tout de suite la réponse à la question ainsi posée ; dans la compagnie de recrues à laquelle il appartenait à l'époque, soit, répète-t-il, huit mois après le commencement de la tourmente, *il n'y avait qu'un seul sous-officier qui ait fait campagne* au début de la guerre ; le commandant de la compagnie qui était un lieutenant de réserve n'avait pas encore été au front ; tous les autres sous-officiers étaient dans le même cas et bien qu'ils fussent tous parfaits, ils n'avaient pas eu l'occasion de voir le feu.

Cependant dans le bataillon d'instruction en cause, il y avait un assez grand nombre de sous-officiers, caporaux et hommes qui étaient revenus du front après blessure ou maladie ; tous ces éléments avaient été groupés pour constituer une compagnie de marche ; *on les éloignait des recrues* et on leur faisait assurer un service de garde ou certains travaux accessoires ; c'étaient d'anciens combattants, aux yeux des recrues, qui avaient pour eux un véritable sentiment d'admiration.

Sans aucun doute, poursuit l'auteur, ces éléments avaient une certaine expérience de la guerre et l'on se demandait pourquoi on ne leur confiait point l'instruction des recrues ; certains avaient reçu des décorations et ils auraient parfaitement pu enseigner aux recrues le processus du combat moderne, le mode de combattre du Français ou du Russe, l'action de l'artillerie, etc.

Or, de quoi s'agit-il en la matière ? écrit l'auteur.

Un premier point semble acquis, c'est qu'il faut tirer aussitôt les enseignements des premiers événements de la guerre. Chaque armée croit initialement partir à la guerre avec les meilleurs procédés de combat et la meilleure instruction qui soit, mais toutes les guerres ont démontré qu'avec de nouvelles armes, dont l'action est décuplée, un nouveau procédé de combat s'impose, d'où aussi la nécessité d'une nouvelle forme d'instruction.

Il est bien possible, écrit l'auteur, que, dans une prochaine guerre, il faille changer aussi rapidement la méthode d'instruction.

En conséquence, il faut que cette instruction soit adaptée le plus rapidement possible aux tout derniers enseignements des combats ; il faut immédiatement exploiter ces enseignements ; *il importe qu'un mois après le début d'une campagne* on adapte cette instruction aux nécessités du moment, sans quoi toute une nouvelle partie de combattants entrerait dans la fournaise avec une mau-

vaïse instruction, d'où les nécessités suivantes énumérées par l'auteur :

— faire établir le plus tôt possible tous rapports par la troupe touchant la répercussion sur l'instruction des procédés d'attaque de l'ennemi et de l'effet des armes opposées ;

— échanger rapidement le personnel instructeur entre le front et l'arrière ;

— transférer les unités d'instruction de l'intérieur derrière le front ;

— emploi des blessés ou des malades guéris pour assurer l'instruction des recrues des renforts ;

— au fur et à mesure de la prolongation de la guerre il ne doit plus y avoir d'instructeur à l'arrière qui n'ait été au front.

Certes, conclut l'auteur, il y a peut-être d'autres possibilités pour tirer aussitôt profit des enseignements de la lutte sur le front, mais celles qui ont été indiquées ci-dessus paraissent de nature à diminuer sensiblement les difficultés de l'instruction dans les premiers mois d'une guerre.

LA PUISSANCE MILITAIRE DE L'U.R.S.S.¹

Les *Dernières nouvelles* russes publient sur les forces armées de l'U.R.S.S. quelques renseignements empruntés à une revue « La Russie d'aujourd'hui » organe, soviétique en langue française, dont elles ne peuvent d'ailleurs garantir ni la source ni l'authenticité. Nous croyons néanmoins intéressant de citer les chiffres publiés par cette revue, comme donnant les effectifs actuels de l'armée soviétique.

Infanterie : 300 régiments, dont l'armement comprend 25 000 mitrailleuses portatives, 10 000 mitrailleuses lourdes, 25 000 mortiers, 2000 canons de tranchée.

Cavalerie : 120 régiments, fortement motorisés, pourvus de tanks, d'autocanons, et trente brigades d'artillerie à cheval ; l'armement de la cavalerie comprend 5000 mitrailleuses légères, 2500 mitrailleuses lourdes, 1500 tanks et voitures blindées, 500 canons de campagne.

Artillerie : le chiffre des unités d'artillerie n'est pas connu. L'armement se compose de 20 000 canons, savoir : 6000 pièces de 3 et 4 pouces, 6000 canons de 48 millimètres et de 6 pouces, 7000 canons anti-tanks, 2000 lance-mines, 2000 canons lourds du calibre de 8 à 12 pouces, de canons anti-aériens, dont le chiffre est inconnu, et d'une autre artillerie diverse ainsi que de canons

¹ *France militaire* du 4 août 1939.

sur trains blindés et sur automobiles lourdes blindées en nombre inconnu.

Aviation : le nombre des escadrilles aériennes est inconnu, mais on sait qu'elles occupent un personnel de 100 000 hommes, et comprennent 8000 appareils de première ligne. L'aviation compte un nombre considérable, mais non exactement connu de fusils-mitrailleurs, de mitrailleuses portatives et de tanks légers pour les descentes aériennes, transportés (avec 100 à 120 hommes) sur des avions de bombardement d'une charge possible de 10 tonnes.

L'effectif de l'infanterie aérienne est inconnu.

Troupes du génie : environ 50 bataillons ; matériel inconnu.

Il est difficile de juger combien ces chiffres correspondent à la réalité : on peut s'y rapporter comme aux autres chiffres de la statistique soviétique.

La durée du service militaire actif est de deux ans ; dans l'aviation, elle est de quatre ans. Les assujettis au service militaire comptent ensuite dans la réserve du premier tour jusqu'à 34 ans et dans la réserve du deuxième tour jusqu'à 40 ans. De cette façon, la force vive de combat de l'U.R.S.S. est évaluée aujourd'hui à 30 millions d'hommes.

La frontière occidentale de l'U.R.S.S. a une étendue de 3000 kilomètres. Elle est desservie par 48 lignes ferrées, dont 18 seulement sont à double voie.

C'est l'aviation qui paraît se trouver dans le meilleur état. Pour la formation des pilotes, des observateurs, des navigateurs, des mécaniciens, etc., il existe des écoles d'officiers à Orenbourg, Stalinegrad, Kharkov, Ienisséïsk, Kiakhta, Eïsk, Odessa, Vorochilovsk, Khabarovsk, Saratov, Soerdlovsk, Volsk, Irkoutsk, etc., et aussi une académie aérienne à Moscou.

Parallèlement à l'augmentation de l'armée, les Soviets ont entrepris l'accroissement de la flotte maritime. Un oukaze du Soviet suprême a modifié les durées du service obligatoire dans cette flotte. Les durées nouvelles du service actif ininterrompu y sont les suivantes : 1. sur les navires et dans les unités de la flotte, cinq ans ; 2. dans la défense des côtes, quatre ans. Les hommes qui rengagent font un service complémentaire d'au moins trois ans. Les exemptions, accordées aux hommes ayant une instruction supérieure ou moyenne, sont supprimées ; la durée de leur service sera la même que pour tous les appelés.

Les *Izvestia* expliquent la suppression des exemptions pour l'instruction par la nécessité de créer des cadres de spécialistes de haute qualité pour la grande flotte que l'on a commencé à construire ; la nécessité de cette flotte et de ces cadres découle des

conditions historiques et géographiques qui ont prédestiné le pays au rôle de grande puissance maritime.

Indépendamment de la construction de nouveaux navires, on a commencé le réarmement et le rééquipement général de la flotte en artillerie à longue portée et en mécanismes de combat les plus récents. Cette modernisation de la flotte augmentera déjà quatre fois dans les années les plus prochaines la puissance des installations de force pour chaque tonne de déplacement ; elle exige aussi une nouvelle préparation de tout le personnel. En général, la pratique a montré que les durées actuelles du service ne répondent pas aux nouvelles exigences et seule leur prolongation permet d'éduquer et d'instruire comme il le faut les nombreux cadres des marins.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Crête des Eparges (1914-1918), par le commandant R. de Feriet, avec une préface du général Weygand. — Collection des Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre mondiale (Payot, Paris).

Les événements de la guerre actuelle peuvent éclipser ceux de la guerre de 1914-1918 ; ils ne doivent pas nous faire négliger leurs enseignements.

Car il a fallu des années et parfois, comme c'est le cas pour l'histoire des Eparges, un quart de siècle pour collationner tous les documents et archives nécessaires, pour analyser et reconstituer, sur des bases certaines, le récit d'un cycle d'opérations.

Nous avons une prédilection pour les ouvrages qui relatent les épisodes de la guerre en fonction des lieux où ils se sont déroulés. Les Eparges furent un de ces points qui conservèrent pendant plus de quatre ans leur triple importance tactique, stratégique et morale. Non pas qu'on y ait combattu d'une façon ininterrompue, mais aux époques d'accalmie elles-mêmes, cette fameuse crête, qui domine la plaine de Woëvre, apparut toujours comme une des pièces maîtresses sur lesquelles reposait le système défensif de Verdun.

La résistance active que ce secteur a fourni au cours de l'année 1915 a été l'un des facteurs qui ont détourné le haut-commandement allemand de « voir grand » en février 1916 et d'attaquer Verdun, non pas par des opérations frontales, mais par débordement — les Eparges figurant la charnière sud-est du système défensif, alors que l'Argonne en était la charnière nord-ouest.